

UN MENDIANT

*Je l'ai vu souffreteux, passer près d'une borne.
Fixant ses yeux au sol, seul horizon qui borne
Son cœur et son esprit ; je l'ai vu le vieillard,
Le mendiant qui rit au plus jeune gaillard,
Tendre sa main calluse au passant qui s'amende
Et qu'il suit d'un regard d'éternelle demande ;
Insulté dans la rue à cause de l'effroi
Empreint sur ses haillons et son visage froid ;
J'ai vu sur son front triste et sur sa bouche blême
Qu'il gardait dans son cœur quelque chose qu'il aime,
Qu'il traînait avec lui son âme et sa fierté,
Et j'ai vu dans ses yeux briller la liberté,
Vivante en lui toujours, lui réchauffer son être,
Lui qui nous aime tant sans vouloir nous connaître,
L'infortuné d'ici, cet homme qui pourrit
Parmi la ville et l'or ; lui pour qui rien ne rit,
Et dont nul ne voudrait savoir la pauvre histoire :
Il espérait hier ; son père eut de la gloire,
Mais aujourd'hui plus rien. Toujours, comme un lézard
Il se chauffe au soleil d'avril ; à tout hasard
Il s'en va dans la vie, infortuné les villes,
Des pavés, des égoûts et des aumônes viles,
Et s'en va vers la mort reposer sa douleur,
Et, je l'ai vu, pourtant, défier le malheur.*

Henry Regardius.

NOUVELLE

Chaque fois qu'il m'arrive de croiser sur la rue la cornette blanche de l'une des jeunes filles de Marguerite Bourgeoys, mon esprit, d'un rapide essor, s'en va saluer au fond de son couvent une modeste vierge que j'ai connue dans le monde, il y a quelques années, et dont on m'a raconté depuis le sublime dévouement.

Plusieurs fois déjà, j'ai eu la tentation d'étaler aux yeux de mes lecteurs cette page admirable d'une vie ignorée : toujours un scrupule m'a retenue.

« Ai-je le droit, me suis-je demandé sans cesse, de remuer du bout de ma plume les cendres du douloureux mystère qui bouleversa la vie jusque là sans orage de cette héroïque enfant ? »

Mais, bah ! je n'hésite plus !... Qui dira à l'humble religieuse que son sacrifice ne fut pas connu de Dieu seul ?

Ma faible voix ne saurait avoir d'écho dans le silence du cloître à l'ombre duquel elle vient de voir fleurir son vingt-sixième printemps. Je me décide donc à vous transmettre, telle qu'on me l'a dite à moi-même, sa courte histoire.

Je veux n'y rien changer : ce qui, en me donnant l'avantage d'employer un plus brillant coloris, me forcerait, peut-être, à sacrifier la vérité du dessin à laquelle je tiens avant tout, vu la leçon qu'elle comporte.

Elles étaient deux sœurs :

Alice petite blonde—trop blonde—avec des yeux bleus indécis et des cheveux d'or pâle.

Egoïste, volontaire et ne possédant aucun des charmes qu'elle se prêtait dans sa sottise vanité qu'il la faisait se croire supérieure à sa sœur Berthe, de deux ans sa cadette.

Celle-ci de taille moyenne, brune avec un teint d'albâtre. Deux yeux noirs, par où s'échappait la flamme ardente de son âme de feu, trouaient le marbre blanc de sa figure que couronnait l'abondante soie bouclée de sa chevelure sombre. A l'encontre de son aînée qui n'avait su que se parer d'un mince vernis, Berthe possédait une instruction solide et variée et était, de plus, une pianiste émérite.

Ajoutez à cela les charmes d'une douceur angélique, d'une vive intelligence : voilà mon héroïne.

Dans la pleine éclosion de ses dix-neuf ans, l'avenir ouvrait devant elle les « portes d'or de son palais enchanté. » Et, quand l'œil perdu dans le bleu du ciel, elle semblait suivre au bord de l'horizon quelque douce vision, l'expression heureuse de son jeune visage trahissait la fête intérieure de ses pensées !

Déjà, elle aimait.

Il y avait un an qu'elle avait rencontré, dans le monde, Americ B..., ce colosse au regard si doux quand il se reposait sur elle, et son âme, qui ne connaissait d'autre amour que la tendresse profonde qu'elle avait donnée à sa mère, à sa sœur, son âme vierge encore n'avait su résister aux sollicitations du sentiment nouveau qui germait en elle. Elle avait deviné qu'il était son esclave, ce grand garçon si beau dans sa force ; et cela la rendait fière de se dire, parfois, que d'un geste de sa petite main elle pouvait amener à ses pieds cet Hercule qui devait faire trembler bien des hommes.

Et elle avait raison de penser ainsi : Americ aimait passionnément cette fleur suave que Dieu semblait avoir jetée sur sa route pour l'orienter, lui, le voyageur égaré dès ses premiers pas dans la vie.

Il avait vingt-sept ans déjà quand, pour la première fois, il s'était trouvé assis près de Berthe, dans le salon de son père.

A l'instant conquis par tant de grâce et d'innocence, lui le viveur qui, hier, ne rêvait que courses folles et plaisirs grossiers, il s'était senti honteux de la vie dépravée qu'il cachait sous des dehors honnêtes et séduisants ; et pour se rendre digne de cette enfant si puissante dans sa faiblesse et ignorant jusqu'à l'empire de ses charmes, il avait rêvé de devenir un homme utile.

Quelques semaines plus tard, il lui avait avoué le trouble de ses pensées et elle, rougissant sous l'aveu, avait trahi, sans artifice, l'état de son cœur.

Depuis, l'écolière avait correspondu avec son prince charmant, tout heureuse du mystère dont elle enveloppait ce premier roman. Il lui eût semblé que le dévoiler à son père, vieillard rigide dont elle connaissait les principes sévères, à sa sœur qu'elle jugeait envieuse malgré son affection, c'eût été lui enlever cette poésie suave qui la grisait...

Un soir, pourtant, entre deux caresses, cachant son front rougissant dans le sein maternel, elle avoua le chaste amour qui inondait son âme et la tendresse de celui qui, bientôt, demanderait sa main.

La pauvre femme, redoutant la décision du mari dont elle connaissait les maximes brutales, ne répondit rien d'abord ; mais deux perles brillantes jaillissant de ses yeux glissèrent sur ses joues pâlies, et allèrent se perdre dans les cheveux de sa fille ; puis, la serrant fortement contre sa poitrine :

— Quoi qu'il arrive, mon enfant, sois soumise et résignée : et, si tu dois souffrir, viens pleurer dans mes bras comme quand tu étais petite.

Cette parole jeta comme une douche glacée sur les expansions de Berthe.

— Tu me fais peur, dit-elle, en regardant ardemment sa mère ; papa a des caprices étranges, c'est vrai : mais il ne peut vouloir mon malheur et sans lui, tu sais...

Elle n'acheva pas et, tendant sa lèvre pour le baiser du soir, elle alla se mettre au lit.

Dans son sommeil, elle eut un rêve étrange.

Elle se vit dans un vaste jardin. Le sable de l'allée était jonché de fleurs fraîchement cueillies et embaumant l'air du plus doux arôme. A l'extrémité, Americ les bras chargés d'une nouvelle cueillette, l'appela doucement. Elle voulait courir vers lui mais elle ne le pouvait, retenue qu'elle était par une force invincible : tandis que, dans le clair de la feuillée, elle voyait, s'approchant, son père et sa sœur.

Ils passèrent si près d'elle, qu'ils la frôlèrent presque, et, s'avancant toujours sans la regarder, Alice allait s'arrêter devant Americ qui, mettant un genou en terre, déposait à ses pieds son odorante moisson.

A ce spectacle, Berthe sentit son cœur se briser dans sa poitrine et se rejeter vivement en arrière pour ne plus voir. Dans ce mouvement elle s'éveilla :

— O mon Dieu ! c'était un rêve, merci, fit-elle reconnaissante.

Mais, ne pouvant plus dormir, elle fut agitée, inquiète le reste de la nuit, retournant sans cesse dans son esprit les moindres détails de cet affreux cauchemar.

Pourtant, quand les feux du jour inondèrent sa virginale chambrette, elle se dit confiante :

— Non, un si beau soleil ne saurait éclairer pour moi un jour de malheur... Oh ! être à lui, ne vivre que pour lui, lire dans ses yeux l'ivresse de son âme, poser ma tête sur son épaule aux heures d'amoureuses confidences !...

Puis, se mettant à genoux, elle pria, ce matin-là, avec plus de ferveur que de coutume.

Trois jours sont passés depuis que notre héroïne recueillie, auprès de sa couche, adressait à Dieu une silencieuse prière. A cette heure elle est inclinée sur sa table de travail écrivant une lettre : jetons un indiscret regard par-dessus son épaule.

Mon cher Americ,

J'ai interrogé mon cœur. Il est à vous de moitié ; mais l'affection qu'il éprouve n'est pas l'amour que vous avez espéré. Vous êtes mon frère, et mon fiancé, c'est Dieu !

Depuis longtemps mes regards se tournaient vers le cloître ; mais l'heure n'était pas venue, sans doute, d'en franchir le seuil, puisque mon divin Ami a permis que je me sois attardée dans le monde et que j'aie hésité même devant votre tendresse, Americ !

Aujourd'hui, ma résolution est irrévocable ; je connais ma vie et j'y cours : n'essayez plus de me retenir, vous me feriez souffrir en vain...

Nous avons rêvé tous deux : oubliez, vous aussi, et que vos yeux s'ouvrent maintenant à la réalité.

Il est, près de vous, une femme qui vous aime de toute son âme : aimez-la, vous serez heureux. Du fond de mon couvent, je prierai mon royal Epoux de vous bénir.

Cette femme, c'est Alice, c'est ma sœur.
Et maintenant, adieu ! soyez heureux.

BERTHE.

Son père avait parlé : elle se soumettait...

Héroïque Berthe, angélique enfant ! Non, le monde n'était pas digne de vous posséder !...

A cette sœur égoïste dont elle avait surpris l'amour inconsidéré, elle sacrifiait d'un seul coup le rêve de sa vie et le bonheur, peut-être, de l'homme qu'elle adorait.

Quatre mois plus tard, dans l'église de A..., un mariage était célébré en grande pompe : Americ épousait Alice. Dans l'immensité de son amour pour Berthe, il n'avait voulu rien lui refuser et, ne pouvant la posséder, aveuglément il lui obéissait.

Un peu pâle dans sa riche toilette de fille d'honneur, elle semblait heureuse, toute souriante aux époux, se multipliant pour tous, amusant la société en mettant à contribution ses divers talents avec la bienveillance modeste qui la caractérisait. Mais, à la fin de la journée, quand les mariés partirent pour leur résidence de B..., elle s'enferma dans sa chambre et n'en sortit que le lendemain.

Que fit-elle tout ce temps, dans l'isolement et le silence ?... Nul ne le sut que Dieu, qui féconda ses larmes...

A six semaines de là, elle prenait le saint habit dans la maison où elle avait fait son éducation.

Sept années ont passé sur son sacrifice et, dans la paix du cloître, l'humble servante du Christ semble avoir trouvé avec l'oubli la seule félicité digne de son grand cœur : mais là-bas, dans le monde, la graine sublime du dévouement n'a pu germer dans le sol ingrat où elle l'avait jetée. Alice n'a pu retenir auprès d'elle son mari qu'elle n'a pas su conquérir, et trois chérubins pleurent dans ses bras l'abandon de leur père.

Le vieillard qui a été le régisseur de ce drame intime dort maintenant dans la tombe, emporté par le remords, peut-être ?...

Il ne m'appartient pas de faire la part à chacune de ces consciences si diversement agitées ou coupables, mais tout malheureux est digne de pitié. Americ, en épousant la femme inconséquente capable d'accepter cet infâme marché, n'avait pu lui donner que son nom et sa fortune : son cœur était à jamais à la douce enfant qui, la première, l'avait fait battre.

AIMÉE PATRIE.